

PREMIÈRE PARTIE

Le camp



Chapitre 1

Je sais, je devrais être la fille la plus heureuse de la terre. Je n'ai aucune raison de me plaindre. Absolument aucune. Je viens de terminer mes études secondaires, j'ai eu des résultats pas mal du tout. J'ai vécu deux soirées merveilleuses avec Arthur, mon si-beau-et-si-charmant voisin, je l'ai accompagné à son bal avant qu'il me rende la pareille pour le mien. Les deux événements ont été parfaits et nous nous sommes embrassés. Plusieurs fois, même. Juste à y repenser, j'en tremble encore d'émotion. Je n'ai jamais connu de tels baisers... J'ai déjà eu quelques copains avant Arthur, bien sûr, mais ça n'avait rien à voir avec lui. Incomparable. Bref, j'ai tout pour être comblée. Sauf que...

Sauf que j'ai baptisé les heures à venir la « journée des adieux ». Aujourd'hui, tout le monde s'en va pour l'été. Bon, d'accord, je dramatise un peu. J'ai parfois tendance à exagérer, alors je précise tout de suite que « tout le monde » signifie ici ma meilleure amie et mon amoureux. Du moins, j'imagine qu'Arthur est mon amoureux... Nous n'en avons pas encore parlé officiellement, mais on s'est tout de même embrassés. Plusieurs fois, même. Oui, je sais que je l'ai dit déjà, mais je n'y peux rien, je n'arrête pas d'y repenser...

Enfin. Arthur et Béa partent. Ils s'en vont. Loin. Longtemps. Je me retrouverai toute seule ici, à travailler à la librairie de mon grand-père. Je devrais sans doute me réjouir puisqu'ils s'apprêtent à vivre de belles expériences, mais moi, là-dedans... ? Moi ? Je suis incapable d'être contente pour eux. Je suis un peu malheureuse... et, admettons-le, je suis aussi égoïste. C'est bien beau, les vacances et la fin des études, mais qu'est-ce que ça donne si on est seule à en profiter ?

Béa a dit qu'elle passerait me saluer après le dîner. Elle s'en va travailler dans un camp de vacances pour l'été, le même que celui où elle était l'an dernier. Arthur part aussi aujourd'hui pour un séjour de six semaines dans une école d'immersion en Ontario. Six semaines... c'est une éternité !

Mon père ouvre la porte. Assise sur une chaise longue derrière la maison, j'attrape le livre que j'ai posé sur mes genoux et je fais semblant de lire. Il connaît les raisons de ma mauvaise humeur. Il est plein de bonnes intentions, mais je n'ai pas envie que, comme à son habitude, il vienne me parler des gens qui vivent la famine ou la guerre, de tous ceux qui sont teeeeellement plus malheureux que moi... Je sais bien que ma situation n'a rien de très dramatique, mais j'ai le droit d'être triste. Bon.

Mon père s'avance vers moi, s'assoit sur le bout de ma chaise et esquisse un petit sourire. Avant qu'il dise quoi que ce soit, je déclare :

– Ce n'est pas grave, c'est juste...

Il pose une main sur mon genou.

– Chut, Rosie! Je comprends. C'est difficile de voir les gens qu'on aime s'éloigner.

Il n'ajoute rien. Il ne me parle ni de la famine ni de la guerre. J'ai la gorge encore plus serrée.

– Tu as envie d'en discuter, ma grande?

Je fais non de la tête.

– Tu préfères que je te laisse seule?

Je fais oui de la tête.

– Je sais que ce n'est pas pareil, mais on est là, ta mère et moi...

Je ne fais rien. C'est gentil, mais il a raison: ce n'est pas pareil du tout... On parle quand même de ma meilleure amie et de celui qui m'a embrassée. Plusieurs fois, même. Oui, oui, je l'ai peut-être déjà mentionné, mais c'est si bon de se le rappeler...

Mon père se relève et dit d'un ton taquin:

– Je ne te dérange pas plus longtemps. Tu peux continuer à faire semblant de lire.

Il réussit à m'arracher un sourire.

– Tu sais, Rosie, un été, c'est vite passé. Tu vas voir!

J'ai de la difficulté à le croire, mais je n'ai pas le temps de m'y attarder beaucoup puisque, juste au moment où mon père rentre dans la maison, Arthur surgit sur notre terrain. Je le regarde s'avancer vers moi. Dire que je l'ai déjà comparé à Taylor Lautner! Pffft... il est tellement plus beau que le pseudo-loup-garou! Mon si-séduisant-et-si-près-du-départ voisin s'assoit exactement où mon père était un moment avant.

– Ça y est, mes bagages sont prêts.

Je ne dis rien. Je ne vois pas quoi répondre.

– Mon père va arriver d'un instant à l'autre.

Je ne dis toujours rien.

– On a quand même quelques heures de route à faire.

Silence complet. Arthur baisse la tête, prend ma main.